

Dino Compagni, *Chronique des événements survenant à son époque*, édition et traduction par Patrick Mula, Grenoble, ELLUG, 2002, 319 p., 15 €.

Lucie De Los Santos

Dans sa *Chronique des événements survenant à son époque*, Dino Compagni retrace l'histoire de Florence entre 1279 et 1312, c'est-à-dire l'institution dans la cité d'un État guelfe écartant les Gibelins du pouvoir, suivie par la fracture entre la faction des Guelfes blancs et celle des Guelfes noirs. Ainsi que le remarque l'éditeur et traducteur français Patrick Mula (p. 16-17), l'ouvrage est construit autour des deux mois de l'automne 1301 où les Guelfes noirs prennent le pouvoir à Florence et exilent la plupart des Guelfes blancs : c'est alors que Dante est définitivement banni de sa patrie. Appartenant lui-même à la faction des Guelfes blancs, Dino Compagni décide d'écrire sa *Chronique* et construit son récit autour de cet échec de son parti au moment où, entre 1310 et 1312, la descente en Italie de l'empereur Henri VII fait renaître momentanément les espoirs des Guelfes blancs.

Dans son « Avant-propos » (p. 7-21), Patrick Mula s'interroge sur le statut et la structure de cette chronique. Il la situe par rapport à la tradition historiographique aussi bien classique que florentine et montre comment Dino Compagni, à la fois témoin, protagoniste et narrateur à la première personne, fait bien œuvre d'historien et non simplement de mémorialiste ou de chroniqueur : « Dino construit en réalité moins une chronique qu'une histoire, ayant pour sujet unique la division à Florence du parti guelfe [...]. C'est un sujet autour duquel s'agglutinent tous les choix de mention ou d'omission d'événements concernant Florence dans ces trois décennies [...]. L'œuvre devient même, au fur et à mesure du progrès de la narration, l'histoire du parti guelfe blanc » (p. 15-16). Mula insiste ainsi sur l'unité du projet historiographique de Dino Compagni, qui se reflète dans la structure même de l'ouvrage.

Si l'espoir né entre 1310 et 1312 est l'élément qui incite Dino Compagni à faire œuvre d'historien, c'est l'échec définitif des Guelfes blancs qui conditionne la structure et le sens qu'il donne à sa *Chronique*. Celle-ci doit avoir, ce qui est fréquent dans l'historiographie politique florentine, une fonction civique d'édification de la postérité : il s'agit d'un enseignement destiné aux futures générations de citoyens florentins. L'originalité de Dino Compagni tient à plusieurs facteurs : il ne cherche pas, comme le veut une longue tradition florentine, à retracer toute l'histoire de la cité ; il n'utilise pas non plus les autres historiens pour enrichir son texte ; son exigence de vérité tient à sa propre fonction de témoin et de protagoniste. C'est ainsi qu'il délimite son sujet, dont il fait l'histoire du point de vue du vaincu. D'où le renversement du *topos* habituel de l'exemple moral donné par le récit historique : la *Chronique* de Dino Compagni a avant tout une dimension de dénonciation et

## Lectures

l'auteur « ne montrera d'ailleurs que rarement, et seulement dans un but de contraste, ce qu'il peut y avoir eu de bon ou de louable » (p. 19). Mula parle justement à ce titre d'« une édification par l'exemple inversé » (p. 19) et voit dans le propos de Dino Compagni une intention qui dépasse la simple exhortation morale : l'historien du camp vaincu ne peut en définitive que s'en remettre au ton prophétique et à la justice divine (p. 20).

Outre ces interrogations sur la genèse et le statut de la *Chronique* de Dino Compagni, Patrick Mula présente une édition qui, par sa clarté et sa précision, peut contenter aussi bien le spécialiste que le lecteur moins averti. Tout en cherchant à rendre « la force du récit » (p. 21) de Compagni, Mula précise ses critères de traduction (p. 28-31) ainsi que le choix du texte de base et la prise en compte de récents travaux philologiques. L'apparat critique permet à chacun d'entrer facilement dans la *Chronique*, tout en proposant des éléments d'analyse historique, politique, linguistique et littéraire. L'organisation de ces éléments et la clarté de la mise en page donnent la possibilité de trouver facilement l'information recherchée et d'approfondir au choix tel ou tel aspect de l'œuvre.

Le commentaire donné dans l'« avant-propos », la biographie de Dino Compagni et les annexes retracent le contexte historique, social et politique dans lequel l'auteur a vécu, écrit et situé son récit. Son écriture de l'histoire est aussi évaluée au regard de la tradition historiographique. Un « Index lexical essentiel » (p. 311-318) très cohérent donne une explication à la fois linguistique, politique, sociale et historique des différentes composantes de la société florentine, aussi bien dans l'usage courant que, précisément, dans le texte de Dino Compagni : on a ainsi l'occasion de comparer le sens et l'emploi de notions telles que, par exemple, *Grande*, *Nobile*, *Popolo grasso* et *Potente*.

Surtout, l'apparat de notes est remarquable de précision et de clarté, tout en enrichissant considérablement le texte lui-même. Patrick Mula explique ponctuellement le contexte historique, institutionnel et juridique des événements relatés, il indique les erreurs commises par endroits par Dino Compagni, il explicite diverses références littéraires, bibliques ou historiographiques, il confronte par endroits le récit de Dino Compagni à celui d'autres historiens contemporains, enfin il signale et justifie plusieurs choix de traduction.

Chacun peut donc trouver à la fois les éléments nécessaires à la compréhension directe d'une *Chronique* importante, qui retrace la naissance des institutions florentines, et des matériaux nourrissant une réelle réflexion historiographique, politique et linguistique, tout en se laissant prendre par le récit « passionné » de Dino Compagni.

Riccardo Tesi, *Storia dell'italiano. La formazione della lingua comune dalle origini al Rinascimento*, Roma-Bari, Laterza, 2001, VII-325 p., 23,24 e.

Lucie De Los Santos

Nous signalons ici la publication du premier volume de la *Storia dell'italiano* de Riccardo Tesi, consacré à la formation de la langue italienne comme langue « commune » depuis les origines jusqu'à la Renaissance. Il sera suivi par un second volume qui traitera l'évolution de cette langue du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours.

L'histoire de la langue italienne n'est pas un domaine réservé exclusivement aux linguistes : elle intéresse tout spécialiste de la littérature, de l'histoire, de la philosophie, de la culture italienne en général. Dans *Una storia semplice*, Leonardo Sciascia faisait dire à un professeur : « L'italiano non è l'italiano : è il ragionare » (Milano, Adelphi, 1989, p. 44). L'axiome suivant lequel la langue est non seulement la forme, mais la structure même de la pensée, vaut pour toutes les langues, mais il prend une valeur particulière pour l'italien. L'unification récente de l'Italie, son absence de tradition centralisatrice à la française, laissent encore aujourd'hui une place à un plurilinguisme (les « dialectes ») qui tend cependant à disparaître avec les médias de masse. La pluralité linguistique, l'hésitation entre norme imposée et variante régionale tolérée, restent néanmoins une réalité qui transparaît encore dans les grammaires.

Cette tension entre la pluralité linguistique de la péninsule et la constitution, voire l'imposition de la *lingua comune*, est caractéristique de l'histoire italienne, aussi bien politique que littéraire, philosophique ou scientifique. On ne peut étudier un texte italien en faisant abstraction du choix linguistique, conscient ou non, effectué par son auteur. On ne peut ignorer la dialectique qui existe, à toutes les époques, entre l'italien « standard » – langue construite sur des modèles littéraires et plusieurs fois réélaboree au cours des siècles par la collectivité intellectuelle italienne – et les variantes parlées, régionales, que l'on retrouve aussi sous la plume des auteurs.

La *Storia dell'italiano* de Riccardo Tesi constitue donc un outil précieux pour tout spécialiste de l'Italie. Outre une mise à jour des références bibliographiques, Tesi réussit à donner une vision claire de la naissance de l'italien comme « langue commune », tout en restant rigoureux dans l'analyse linguistique diachronique et en laissant une large place à l'étude d'exemples marquant l'évolution de la langue italienne. Exemples, analyses et interprétations se répondent de façon rigoureuse et éclairante. Cette vertu est le résultat d'un parti pris théorique : Riccardo Tesi choisit en effet de s'éloigner de la rigide grille d'interprétation héritée de la grammaire historique et de la linguistique positiviste de la fin du XIX<sup>e</sup>

## *Lectures*

siècle pour suivre le fil conducteur du binôme « collectivité linguistique/norme linguistique ». Il s'agit alors de comprendre comment s'est peu à peu formée une « collectivité linguistique » de plus en plus large acceptant et/ou imposant des « normes linguistiques » : comment des standards linguistiques ont pu apparaître « spontanément » et comment a été choisie la norme commune. Ce choix permet à Riccardo Tesi de structurer son ouvrage non plus, traditionnellement, en le divisant par siècles, mais en se basant sur les phases-charnières de la formation d'une langue commune (en particulier l'humanisme) et sur des thématiques telles que la codification grammaticale ou la constitution de secteurs spécifiques de la langue tels que le langage scientifique.

Dans le premier volume, il étudie le passage du latin parlé à la formation d'une (de plusieurs) langue littéraire « vulgaire », non latine. À travers l'étude des différents modèles à la fois régionaux et littéraires il montre en particulier comment, au XVI<sup>e</sup> siècle, la collectivité linguistique italienne a posé le problème de l'établissement d'une norme et a adopté une forme de dialecte italo-roman parlé en Toscane depuis le haut Moyen Âge mais passé au filtre de formes littéraires fixées au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. Il s'attarde enfin sur les spécificités linguistiques des différents modèles littéraires.

***Penser entre les lignes. Philologie et Philosophie au Quattrocento***, Fosca Mariani Zini (dir.), Villeneuve-D'Ascq, Presses universitaires du Septentrion (Cahiers de philologie), 2001, 340 p., 25, 92 e.

Marie Gaille-Nikodimov

*Penser entre les lignes. Philologie et Philosophie au Quattrocento*, ouvrage collectif édité par les soins de Fosca Mariani Zini, place d'emblée le lecteur philosophe face à deux enjeux majeurs : d'une part, la réévaluation, essentielle à une pratique historienne de la philosophie, de la relation entre pensée scolastique et pensée humaniste ; d'autre part, l'analyse de la relation entre la figure du philosophe et celle du philologue. Ces deux enjeux apparaissent dès l'introduction, brève mais essentielle. Accordant, dans le sillage de Eugenio Garin, une signification philosophique à l'humanisme, Fosca Mariani Zini se démarque d'entrée de jeu d'une double tentation. Présente dans l'historiographie postérieure à la seconde guerre mondiale, la première consiste à comprendre la philosophie humaniste comme un moment dans le cheminement émancipateur vers la modernité des Lumières. Voir le Moyen Âge avec les lunettes des humanistes eux-mêmes – c'est-à-dire comme un moment obscur pour la pensée, auquel l'humanisme mettrait fin avec bonheur – est la seconde de ces tentations, tout aussi dangereuse que la première. En échappant au premier écueil, les auteurs de cet ouvrage explorent l'idée selon laquelle la spécificité de l'humanisme réside dans l'invention de la philologie : « ce qui distingue la philologie d'autres procédés d'explication textuelle est l'établissement d'une science critique de la transmission des textes » (p. 11). Le philologue apparaît être dans cette perspective le premier historien de la philosophie, en cherchant à travers un nouveau rapport à la tradition à « faire la part des conditions historiques de l'exercice de pensée » (p. 12-13). En échappant au second écueil, ils invitent à voir les éléments de continuité de l'humanisme avec la pensée scolastique médiévale. Le cas de la grammaire, qui fait l'objet de l'article liminaire de Eckhard Kessler, « La lecture comme acte d'innovation. Le cas de la grammaire humaniste », illustre mieux que tout autre le rapport complexe, entre reprise et innovation, des humanistes au Moyen Âge. Influencés par les *Institutiones oratoriaie* de Quintilien, œuvre redécouverte par Poggio Bracciolini en 1416, les humanistes étendent le programme de la grammaire au-delà de l'enseignement scolastique de la syntaxe et de la morphologie à l'examen et l'explication – *excussio* et *enarratio* – et incorporent à son corpus textuel des œuvres aussi diverses que les écrits de médecins, de juristes, de philosophes, d'historiens, refusant de lui assigner une limite.

Cette double optique s'accompagne d'une attention aux lieux d'épanouissement de l'humanisme – l'université médiévale côtoie de nouveaux espaces de réflexion, de la cour

## Lectures

au *Studio* en passant par les bibliothèques princières –, à la mobilité géographique des humanistes tout comme à la coexistence des divers courants de pensée présents à l'époque, notamment de l'aristotélisme et du platonisme dominants. Elle est rendue explicite à travers l'étude de parcours personnels, tels celui de Jean Pic de la Mirandole (Anthony Grafton, « Jean Pic de la Mirandole : déboires et triomphes d'un omnivore »), qui ne prétend jamais illustrer le parcours par excellence de l'humaniste, mais mettre en évidence des itinéraires intellectuels singuliers et leur inscription dans le contexte de débat de l'époque, par exemple la relation polémique de Jean Pic de la Mirandole à l'astrologie de son temps. Compte tenu de la thèse directrice de l'ouvrage, le travail sur les textes y est à l'honneur, à travers l'étude de la réception de Lucrèce par Marulle (Mayotte Bollack, « Marulle, ou la correction latine ») et la traduction par Leonardo Bruni de l'*Éthique* aristotélicienne (James Hankins, « En traduisant l'*Éthique* d'Aristote : Leonardo Bruni et ses critiques »). La part belle est faite à l'activité interprétative des humanistes, complément essentiel de ce travail de réception et de traduction (Jill Kraye, « L'interprétation platonicienne de l'*Enchiridion* d'Épictète proposée par Politien : philosophie et philologie dans la Florence du XV<sup>e</sup> siècle, à la fin des années 70 » ; Enno Rudolph, « La crise du platonisme dans la philosophie de la Renaissance. Une nouvelle interprétation du *Timée* et de la *République* » ; Christopher S. Celenza, « Antiquité tardive et platonisme florentin »).

Cet ouvrage se structure en trois temps : *Savoir lire* traite d'abord des modalités de lecture des humanistes et de leur incidence dans la transformation du savoir. Les *Controverses philosophiques* abordent « les opérations de démontage et de réélaboration des diverses traditions de pensée » (p. 14) menées par les humanistes, à travers les cas de Bruni, de Politien et de Ficin. Enfin, *Lorenzo Valla, philologue et philosophe*, consacré comme son titre l'indique à Valla, met en évidence la solidarité entre les diverses dimensions de son travail, l'ambition de réformer la dialectique et celle de repenser la croyance religieuse, la philologie et l'histoire. Si l'enchaînement des sections et des articles semble parfois arbitraire, l'unité du propos est cependant donnée par l'introduction. Surtout, l'ordre du livre paraît être, en un subtil hommage aux humanistes, le reflet de la méthode de lecture et d'analyse proposée par le grammairien humaniste. Celui-ci, en rupture avec la philosophie et la science scolastiques, reposant sur la conviction que le texte forme un tout ordonné et non contradictoire, ne présuppose plus l'ordre. Il lui importe plutôt de sélectionner – *excerpere* – certains éléments du texte en vertu de leur intérêt, de leur singularité ou de leur rareté et de les regrouper par topiques ou domaines. C'est ainsi le sens de la composition de *Penser entre les lignes* lorsqu'il permet de mieux comprendre l'œuvre de Lorenzo Valla, en lui conférant une portée philosophique (Fosca Mariani Zini, « Lorenzo Valla et la réflexion sur la *Res* »), après avoir fait le point sur les controverses interprétatives à son égard (John Monfasini, « Disputationes vallianae ») et l'avoir situé au sein du mouvement humaniste (Salvatore I. Camporeale, « Poggio Bracciolini contre Lorenzo Valla. Les *Orationes in Laurentium Vallam* »).

La bibliographie récapitulative, remarquable par son contenu et son organisation, constitue un précieux outil de travail et complète utilement cet ensemble de réflexions qui devraient non seulement intéresser le spécialiste de la Renaissance, mais aussi tout lecteur et enseignant de philosophie soucieux de penser son rapport au(x) texte(s), dont on sait combien il est essentiel à sa pratique.

Anna Bellavitis, *Identité, mariage, mobilité sociale. Citoyennes et citoyens à Venise au XVI<sup>e</sup> siècle*, Rome, École Française de Rome (CEF 282), 2001, 419 p., 48 e.

Cécile Terreaux-Scotto

Anna Bellavitis présente dans cet ouvrage les résultats auxquels a abouti son travail de doctorat sur l'histoire de la citoyenneté vénitienne du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècles.

L'enquête s'appuie sur un impressionnant travail de dépouillement des sources, dont le lecteur peut prendre la mesure en particulier dans les nombreux tableaux récapitulatifs et dans les annexes extrêmement riches. Dans un souci constant d'articuler les normes et les pratiques – souci dont l'application dans cet ouvrage peut servir de méthode de travail –, Anna Bellavitis explore minutieusement les registres des lois, mais aussi les archives des confréries ou encore les archives notariales. À ce propos, on pourra relever à la suite de l'auteur la présence très intéressante, parce que particulière à Venise, d'une grande quantité de testaments rédigés par des femmes.

La première partie s'attache à définir l'identité du « citoyen » vénitien qui, contrairement aux citoyens d'autres villes italiennes, n'a aucun droit politique. Remontant jusqu'à la période de la *serrata* du Grand conseil, Anna Bellavitis examine avec précision la législation qui détermine l'octroi de la citoyenneté vénitienne. Ce privilège, qui permettait en premier lieu de participer au commerce, apparaît toujours lié aux conjonctures économiques du monde marchand. Cette particularité éclaire la procédure mise en place par le gouvernement vénitien pour l'attribution de la citoyenneté ainsi que ses attitudes de fermeture ou d'ouverture à l'égard de ceux qui briguent le statut de citoyen. La nature principalement commerciale ou, si l'on préfère, « professionnelle », de la citoyenneté vénitienne explique pourquoi l'identité du citoyen revêt progressivement un aspect de plus en plus social. Au XVI<sup>e</sup> siècle en effet – et Anna Bellavitis souligne dans le titre de son ouvrage combien cette période constitue un moment décisif dans la définition de l'identité citoyenne –, le statut juridique de la citoyenneté s'estompe au profit d'un statut fondé sur « l'honorabilité » : le groupe des citoyens se distingue par une appartenance à des familles qui exercent depuis trois générations des professions « honorables », à l'exclusion des arts mécaniques. La condition de citoyen « originaire » étant devenue indispensable pour accéder aux principaux offices de l'État, les qualités exigées des citoyens « originaires » candidats aux offices deviennent alors de plus en plus exclusives en même temps que se précisent leurs caractéristiques et leurs privilèges.

Le fait que la citoyenneté vénitienne soit toujours liée à une identité professionnelle et sociale et non à une identité juridique explique pourquoi le titre de « citoyen » peut alors revêtir des significations différentes dans la société. Comme le précise Anna Bellavitis, les

## Lectures

*cittadini* sont en effet le seul groupe de la population vénitienne dont l'identité doit être expliquée. En ce sens, l'auteur redonne à juste titre toute son importance à l'histoire politique et territoriale de la République de Venise pour éclairer la politique suivie par le gouvernement dans le recrutement de ses fonctionnaires. Ce postulat permet d'ailleurs à l'ouvrage de se démarquer des études précédentes qui, d'une part, ne permettaient pas de véritablement reconstituer le point de départ de la constitution du groupe des bureaucrates vénitiens et, d'autre part, envisageaient ces derniers surtout par rapport au patriciat. Cependant la nouveauté de ce parcours aurait gagné à être davantage soulignée, d'autant que la densité du propos rend la découverte de ces pages ardue, en particulier pour le lecteur profane. Car l'étude de l'identité citoyenne s'éclaire et prend toute son importance surtout dans les deux autres parties de l'ouvrage. La patience du lecteur est alors toutefois grandement récompensée lorsque l'auteur fait revivre pour lui citoyennes et citoyens vénitiens, parvenant à reconstituer parfois des biographies entières.

L'originalité de la deuxième partie tient à ses protagonistes : les femmes. Alors que la citoyenneté est une « histoire d'hommes », Anna Bellavitis choisit en effet de partir des filles et des épouses pour définir l'identité des citoyens vénitiens. Cette démarche la conduit à étudier les contrats de mariage des citoyens enregistrés au XVI<sup>e</sup> siècle. Consciente des problèmes de fiabilité et de représentativité que soulève l'utilisation d'une telle source, l'auteur commence par replacer les contrats de mariage citoyens dans l'ensemble de la législation sur le mariage de façon à expliquer l'organisation de l'institution dotale chez les citoyens vénitiens. L'exploration d'un corpus législatif étendu favorise l'analyse du fonctionnement de la succession, de la dot, ou encore du remariage des veuves. Ces pages soulignent au passage combien les statuts vénitiens semblent enclins à protéger les droits patrimoniaux des femmes, contrairement à ce qui se passe dans d'autres villes italiennes – Florence en particulier. L'intérêt de ce développement tient à ce que, loin de se limiter aux textes normatifs, dont l'auteur propose toutefois une interprétation fouillée, il conduit à une étude approfondie et vivante de cas concrets qui se prolonge de façon très intéressante dans la troisième partie.

La dernière partie de l'ouvrage brosse en effet un tableau des alliances contractées par les citoyens, illustré par l'histoire de cinq familles. Il ne s'agit pas pour l'auteur de décrire un mariage citoyen typique, qui n'existe pas, mais de vérifier à travers l'étude de cas concrets la validité et l'application dans la société vénitienne de notions telles que « l'honorabilité » ou la « mobilité sociale ». Ici, ce ne sont pas les familles les plus en vue mais les familles modestes qui étaient l'analyse – et c'est là un des grands attraits de ce développement. Cette recherche vaut en particulier par la publication en annexe de la « chronique de famille » ou du « livre de famille » de la famille Ziliol (sur le statut du texte et les problèmes de définition qu'il pose, Anna Bellavitis reste malheureusement trop imprécise). Ce texte, qui illustre les questions soulevées au cours de l'analyse de l'identité citoyenne, prend d'autant plus de valeur que la ville de Venise, contrairement à Florence par exemple, offre peu de mémoires familiales.

Au fil des pages le lecteur pourra parfois déplorer la maladresse de certaines formulations. Si elle gêne rarement l'intelligibilité du propos, elle déçoit d'autant plus que l'ensemble de l'ouvrage est écrit avec aisance et rigueur. Les faiblesses de l'expression ne sauraient toutefois gâter l'ensemble du travail qui non seulement offre un ouvrage de référence sur la société vénitienne, mais qui peut également servir de point de comparaison fort utile pour comprendre la société florentine de la Renaissance, que l'auteur évoque d'ailleurs à plusieurs reprises.

Moderata Fonte, *Le Mérite des femmes*, édition de Frédérique Verrier, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2002, 267 p., 18 e.

Jean-Claude Zancarini

*Le Mérite des femmes* de Moderata Fonte « où, en deux journées, on montre clairement combien elles sont dignes, et plus parfaites que les hommes » a été publié posthume en 1600. L'auteur y présente une discussion entre sept femmes de l'aristocratie vénitienne, différenciées par leur âge et leur statut (mariées, veuves, célibataires) ; cette compagnie féminine (qui évoque celle du *Décameron* dont auraient été ôtés les trois narrateurs masculins) se donne une reine provisoire qui, prenant acte des plaintes élevées contre les hommes, propose qu'un procès se déroule et désigne une accusation et une défense.

Dans sa Postface, « Les mérites du *Mérite* », Frédérique Verrier montre que ce procès est bien moins sommaire qu'on n'aurait pu s'y attendre et elle donne des clés de lecture utiles pour situer l'ouvrage vis-à-vis des écritures féminines contemporaines ; elle insiste sur les ressemblances avec un ouvrage d'une autre Vénitienne, Lucrezia Marinella, dont le *Della nobiltà et eccellenza delle donne, et i difetti e mancamenti de gli huomini* parut également en 1600. Elle place également le *Mérite* en regard de la littérature philogyne, en particulier d'ouvrages aujourd'hui oubliés mais qui eurent une grande importance dans le débat au XVI<sup>e</sup> siècle : le *De nobilitate et praecellentia foeminei sexus* de Henricus Cornelius Agrippa (écrit en 1509, publié en 1529) ; le *De institutione foeminae christianae* de Juan Luis Vives (1524) ; *Della eccellenza e dignità delle donne* de Galeazzo Flavio Capra (1525). Frédérique Verrier soumet ensuite le *Mérite* à deux grilles de lecture, celle de l'ambivalence et celle de la transmission. Ses propositions de lecture montrent avec évidence qu'il s'agit là d'un texte riche et important dans la longue lignée des textes qui refusent le discours de la supériorité masculine.

Parmi les pistes qu'ouvre *Le Mérite des femmes*, il y a la mise en évidence d'un possible « chemin de haute étude » pour les femmes (pour reprendre une expression de Christine de Pizan), chemin que la fontaine du palais vénitien où se déroule le dialogue laisse entendre métaphoriquement : l'eau vivifiante qui jaillit des statues de femmes et le mot *math[es]is* (science, étude, désir d'apprendre) que forment les initiales inscrites sur les fronts de ces statues disent bien que les femmes pourraient se consacrer « à l'étude chérie des lettres » (p. 13). Corinna, qui porte le nom symbolique de la poétesse grecque, est chargée dans le texte de représenter cette possibilité, laquelle se déploie en particulier dans la seconde journée du dialogue : on n'y parle plus au premier chef de la « question des hommes » mais, au gré des rebondissements de la conversation, les devisantes – avec précisément Corinna pour guide – s'y préoccupent de divers phénomènes naturels qui vont des tremblements de

terre aux secrets de la médecine en passant par des aperçus des diverses sciences naturelles<sup>1</sup>. Corinna justifie d'ailleurs ce changement de cap de la discussion : « Quant au fait d'avoir abordé divers sujets [...], cela ne devrait pas être non plus un sujet de moquerie. D'abord parce que nous en avons parlé, ou plutôt nous les avons évoqués, comme ça au hasard et en passant, sans prétendre en parler savamment, ensuite parce que nous pouvons en parler aussi bien qu'eux et, si on nous apprenait à le faire dès l'enfance, ce que j'ai déjà dit, nous les dépasserions en quelque science que ce soit » (p. 188). Ce qui est posé là, c'est bien la question de l'éducation des femmes et de leur savoir. Mais d'une certaine façon, la position de Corinna n'est pas reproductible dès lors qu'on se refuse à faire l'impasse sur la question centrale du dialogue : celle des rapports entre les sexes. En effet, la position de Corinna est celle d'un parcours solitaire (elle s'emploie « à de meilleures œuvres et à de plus belles études », p. 200) qui va de pair avec le refus de penser que « les deux sexes sont faits l'un pour l'autre » (c'est Leonora qui le rappelle, p. 201). Corinna peut donc aider ses amies à penser mais elle ne leur propose pas de solution. Et on comprend dès lors les apparents paradoxes de la fin de l'ouvrage, et en particulier le changement de position de Leonora qui, partant d'un refus radical d'envisager un remariage, finit par dire qu'elle va y réfléchir et consentir peut-être à suivre « les sages et sacrés conseils » que ses amies lui ont donnés (p. 202). Ce paradoxe, peut-être vient-il précisément de ce que l'ouvrage pense dans les termes du renversement et de la guerre des sexes – la supériorité des femmes venant prendre la place de la supériorité des hommes. C'est bien la problématique de guerre qui peut inciter, par réalisme, à choisir un époux comme on choisit un allié ; se marier, explique en effet Lucrezia, c'est choisir « d'en avoir un au moins pour ami qui nous défende des autres plutôt que de rester seule et de les avoir tous pour ennemis » (p. 191).

Cette aporie de la réflexion pourtant très riche (et « décapante ») du *Mérite des femmes* ne tardera d'ailleurs pas à trouver une issue : en 1622, Marie de Gournay, la « fille d'alliance » de Montaigne, écrit *L'égalité des hommes et des femmes*, un texte novateur qui déplace de façon créatrice les termes de la question du rapport entre les sexes : dès lors, on pourra échapper à la problématique de la guerre et penser en termes d'égalité et d'acceptation des différences.

---

1. Claire Lesage a pu parler à ce propos d'un « passage du microcosme au macrocosme, puisque à l'observation du comportement humain succède la lecture du grand livre de la nature. En tentant d'élucider les mystères qui régissent l'harmonie de l'univers et en commentant les relations causales qui existent entre les événements, les interlocutrices ébauchent [...] une synthèse des connaissances et des croyances scientifiques de l'époque telles que les divulguaient les recueils de secrets » [C. Lesage, « Le savoir alimentaire féminin dans *Il Merito delle donne* de Moderata Fonte », in *La table et ses dessous. Culture, alimentation et convivialité en Italie (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, études réunies par A. C. Fiorato et A. Fontes Baratto, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle (*Cahiers de la Renaissance italienne* 4), 1999, p. 223-234]. Elle cite, comme modèle de ces livres de secrets, *I Secreti* d'Alessio Piemontese. La thèse de fond de la contribution de Lesage consiste à mettre en évidence la difficulté qu'il y a à vouloir accéder à un savoir « élaboré et transmis par les hommes » tout en gardant un regard critique face « à une culture qui propose une vision univoque du monde, un monde où les femmes en tant que subordonnées, ne possèdent pas la parole » ; elle voit dans les interventions de Leonora l'expression de ces difficultés et du malaise qui en découle. Elle s'oppose ainsi à celles qui voient dans ces « digressions » une sorte d'ultime témoignage d'une parole féminine en matière de sciences : E. Chiamonte, G. Frezza, S. Tozzi, « Il femminile separato della società moderna », *Donne senza Rinascimento*, Milano, Eleuthera, 1991.

***La métaphore baroque d'Aristote à Tesauo. Extraits du « Cannocchiale aristotelico »***, présentés, traduits et commentés par Yves Hersant, Paris, Le Seuil (Points Essais 470), 2001, 206 p., 9 e.

Marie Gaille-Nikodimov

Pour qui veut emprunter un chemin buissonnier, à l'écart des grandes avenues tracées par la tradition philosophique en France, et dans une certaine mesure par la philosophie tout court, *La métaphore baroque d'Aristote à Tesauo. Extraits du « Cannocchiale aristotelico »* présentés, traduits et commentés par Yves Hersant constitue un guide excellent. La route de traverse que cet ouvrage invite à découvrir est celle du discours éloquent, du langage métaphorique, en bref de la rhétorique, mais une rhétorique conçue comme art du dire vrai, union du plaisir et de la pensée.

Le *Cannocchiale aristotelico, o sia Idea dell'arguta e ingegnosa elocuzione che serve a tutta l'arte oratoria, lapidaria e simbolica esaminata co' principii del divino Aristotele dal conte e cavalier gran croce d. Emanuele Tesauo patrizio torinese* a pour ambition de présenter une théorie de l'*argutezza*, c'est-à-dire de la finesse d'esprit et de style, centrée sur la métaphore. Yves Hersant ne prétend pas donner autre chose qu'une idée de cette somme de 740 pages, à travers des extraits qui correspondent dans une large mesure à ceux que propose Ezio Raimondi dans *Trattatisti e narratori del Seicento* (Ricciardi, 1960). Son titre même est un exemple de *conchetto* : en associant Aristote et Galilée, le pourfendeur par excellence de la cosmologie aristotélicienne, Emanuele Tesauo (1592-1695) propose une alliance contre nature du point de vue de l'histoire des sciences, mais non de celui d'une rhétorique baroque : elle signifie qu'il faut observer l'éloquence avec l'œil – ou la lunette – d'Aristote, qui a « cherché avec minutie les secrets de la rhétorique » (p. 65).

L'opposition entre rhétorique et philosophie, soupçonnez-vous, est trop caricaturale pour être honnête ; elle est pourtant une ligne de partage constituante dans l'histoire des représentations de la philosophie et, en raison de ce rôle, mérite qu'on s'y intéresse de près. On l'y a tour à tour établie, désavouée, contournée ; elle n'en est pas moins là, vivifiée par la mise en scène sans cesse renouvelée, depuis les dialogues de Platon, de combats de Titans : entre Socrate et les sophistes, entre Platon lui-même et Aristote, entre aristotélisants et platonisants des siècles ultérieurs. Cette opposition a aussi sa géographie, et force est de constater qu'un philosophe français a plus de chances de découvrir l'héritage de la pensée aristotélicienne de la rhétorique et sa fructification en prêtant oreille au propos de son collègue italien qu'en se cantonnant à la tradition textuelle de son pays.

## Lectures

Ernesto Grassi, dont l'œuvre reste en grande partie à traduire en français, a justement théorisé la relation entre rhétorique et philosophie (nous pouvons lire néanmoins, à ce propos, *La Métaphore inouïe*, trad. de M. Raiola, Quai Voltaire, 1991). De leur côté, les textes que Yves Hersant propose à notre examen constituent la matière première – première au sens d'essentielle, et non de fruste ou brute – d'une réconciliation entre le trait d'esprit et la réflexion conceptuelle. Composer de beaux discours, est-ce une manière de ne pas philosopher ou une autre manière de philosopher ? Entre ces deux réponses, ils invitent sans ambiguïté à choisir la seconde. Le sens même du terme italien *conchetto* exprime ce choix : si le *concept* désigne en français l'acte du seul intellect, le *conchetto* renvoie à une opération indissociablement abstraite et sensible, théorique et ludique, logique et rhétorique : « les *conchetti* imitent le faux pour enseigner le vrai » (p. 179).

Ainsi, le *conchetto*, de forme essentiellement métaphorique, peut-il être considéré comme le symbole de cette autre manière de philosopher. Pour introduire cette idée quelque peu déroutante, Yves Hersant procède à un véritable montage de textes, qui fait du livre un précieux instrument de travail. Les extraits du *Cannochiale* sont encadrés par deux dossiers, *Généalogie du conceptisme* et *Le rejet des perles irrégulières*. Le premier, des textes fondateurs d'Aristote à Gracián, en passant par Torquato Tasso, Camillo Pellegrino, Mathias Kasimir Sarbiewski et Matteo Peregrini, présente les notions à partir desquelles il est possible d'appréhender la conception de la métaphore développée dans le *Cannochiale*. Ce sont les notions de *meraviglia*, de *conchetto*, d'*acumen*, d'*ingegno*, d'*agudeza*. Cet ensemble permet de comprendre que la métaphore ne se définit pas par la substitution d'un terme « propre » par un terme « figuré », mais comme la mise en relation d'objets qui peuvent être séparés par une grande distance.

Le second dossier présente la résistance engagée au XVII<sup>e</sup> siècle contre cette rhétorique. Un riche éventail de textes – Antoine de Furetière, Pierre Nicole, Dominique Bouhours, René Rapin, Nicolas Boileau, Nicolas Malebranche, John Locke, Lodovico Antonio Muratori, Etienne-Simon de Gamaches, César Chesneau Dumarsais – affirme qu'entre vérité et représentation, évidence de la raison et beauté des mots, il faut faire son choix. Aristote apparaît, dans ce montage de textes, tiré à hue et à dia : il est l'auteur de la *Rhétorique* et de la *Poétique*, mais aussi des *Problemata*, des *Seconds analytiques* et de la *Métaphysique* qui semblent suggérer, à travers la distinction entre ce qui se démontre et ce qui ne se démontre pas, une voie pour conférer une dignité philosophique à la métaphore. Au contraire, Antoine Furetière se désole qu'Aristote marche en apparence « sous les enseignes de Galimatias » : en réalité, Aristote a été fait prisonnier sous « une terrasse de Commentaires » (p. 137) qui empêchent de connaître sa véritable pensée. Ce tableau cubiste d'Aristote n'est pas l'un des moindres intérêts de l'ouvrage composé par Yves Hersant. En proposant une nouvelle version du combat de Titans autour du statut de la rhétorique, moins connue que sa mise en scène antique, Yves Hersant contribue à créer les conditions d'un débat de qualité à son propos, susceptible d'intéresser de manière générale les historiens des idées et les philosophes.

Corrado Vivanti, *Incontri con la storia. Politica, cultura e società nell'Europa moderna*, Miguel Gotor et Gabriele Pedullà (éds), présentation de Maurice Aymard, Formello (RM), Edizioni SEAM, 2001, 648 p., 41,32 e.

Jean-Louis Fournel

Ce fort volume de 648 pages est né de la volonté de proches et d'élèves de Corrado Vivanti de réunir – à l'occasion de son départ à la retraite – un choix significatif des articles de l'historien et éditeur turinois, auquel s'ajoute à la fin de l'ouvrage une bibliographie systématique de ses travaux de 1957 à 2000. L'ouvrage se présente ainsi comme une illustration très utile de près de cinquante années de travail puisqu'il rassemble les écrits de Corrado Vivanti les plus difficiles d'accès (ceux qui ont été publiés dans des revues et non dans des ouvrages collectifs). Les plus difficiles d'accès mais certes pas les moins importants si l'on en juge par les « sections » qui tracent la cartographie d'un espace d'intervention aussi varié que complexe : *Studi mantovani* ; *Politica e umanesimo nel « lungo cinquecento » italiano* ; *Politica e storiografia francese in età moderna* ; *Storia degli ebrei e storia d'Italia* ; *Storici e storia*. Ce livre apparaît ainsi comme une excellente démonstration, si l'on considère la densité de chacun des textes présentés, de la fécondité de la forme de l'article par rapport au format plus attendu du livre, même si ce sont les importantes responsabilités éditoriales de l'auteur qui ont dicté ce choix et même si un ouvrage comme *Lotta politica e pace religiosa in Francia fra Cinquecento e Seicento* (1963) est devenu un classique. Tour à tour on aura ainsi affaire, selon les articles, à des contributions qui relèvent de domaines très différents des études historiques et sont peu souvent parcourus par le même historien : histoire économique classique (« I prezzi di alcuni prodotti agricoli a Mantova nella seconda metà del XVIII° secolo ») ; histoire des sources (« Una fonte dell'Istoria del concilio tridentino di Paolo Sarpi ») ; histoire des textes imprimés (« Les recherches de la France d'Etienne Pasquier », « Paulus Aemilius Gallis condidit Historias ? », « I commentari di Pio II ») ; interprétation globale d'un moment ou d'un phénomène historique – qu'il relève d'une *vexata quaestio* comme « le rivolte popolari », « l'assolutismo » ou « la crisi del cinquecento » ou d'un champ encore en friche tel que « le scoperte geografiche » – ; histoire de l'historiographie et épistémologie de l'histoire (les articles sur Cantimori, Chabod, Braudel, Huizinga, sur l'historiographie de la révolution française ou sur les catégories d'humanisme et de réforme) ; histoire des juifs italiens (section qui nous donne le cadre dans lequel fut pensé le volume important des *Annali* de la Storia d'Italia Einaudi, *Gli ebrei in Italia*, dirigé par Corrado Vivanti en 1997).

## Lectures

Y aurait-il là encore quelque tentation d'histoire totale ? On est tenté de répondre hâtivement par l'affirmative au vu de l'ampleur des curiosités et des intérêts manifestés par l'auteur. Mais bien vite on se rend compte de la méprise : chez Corrado Vivanti la leçon « française » de l'école des Annales est toujours fécondée d'une part, comme le relève Maurice Aymard dans la présentation du volume, par la leçon d'une certaine histoire sociale anglaise (Hobsbawm), d'autre part, et surtout, par la tradition, plus italienne, d'une philologie historique qui, loin de se contenter d'établir la leçon des textes – toujours nécessaire mais qui peut parfois renvoyer à un fétichisme du mot quelque peu stérile – entreprend d'abord de les lire et de les relire pour leur redonner le statut de sources véritables d'une histoire à faire, une histoire qui n'est pas simplement une histoire des idées, des courants de pensée ou de la culture. De ce fait, l'alternance de travaux d'une grande précision et de balayages synthétiques de questions historiographiques fondamentales s'inscrivent dans le même horizon de recherche, celui que dicte le choix d'une histoire politique de la société au nom d'un double engagement qui fait la dignité du métier d'historien : comprendre et faire comprendre. D'un côté, interpréter des phénomènes du passé, y compris en interrogeant les outils auxquels les disciples de Clío peuvent avoir recours ou les maîtres auxquels ils peuvent se référer. De l'autre, diffuser largement les acquis de ses propres travaux, constamment mesurés à l'aune de ceux de ses confrères, grâce à une remarquable capacité de synthèse et d'interrogation des noeuds communs de la réflexion. Le concepteur de la *Storia d'Italia Einaudi* (dont nous sont retracés les attendus et les logiques dans un court texte – « Come è nata la *Storia d'Italia Einaudi* ? » – qui est placé de façon on ne peut plus pertinente au début du recueil comme une introduction aux différentes sections) et plus récemment l'éditeur des œuvres complètes de Machiavel rejoignent ici le fin connaisseur de l'histoire de Mantoue, l'explorateur infatigable de l'« âge des réformes », en France et en Italie, l'admirateur de Paolo Sarpi et le passionné de l'histoire de la communauté juive italienne. Et s'il en est ainsi n'est-ce pas aussi que Vivanti, avec d'autres, montre que c'est dans ce *Cinquecento*, largement franco-italien, dans ces conflits qui se succèdent, des guerres d'Italie aux guerres de religion, que se trouve, pour bonne part, la matrice d'une nouvelle façon d'écrire, et de faire, la politique et l'histoire ?

Guido Baldassari, *Questi italiani ! Discorsi di moralità pubblica e privata*, Padova, Marsilio, 2001, 219 p., 12, 39 e.

Jean-Louis Fournel

Étrange ouvrage que ce petit livre publié par un professeur universitaire mieux connu pour, entre autres, ses travaux sur les poèmes et la poétique épico-chevaleresques de la renaissance ou la littérature édifiante que pour ses réflexions sur la vie politique italienne contemporaine. Divisé en vingt-six chapitres qui sont autant de discours « moraux » sur le monde comme il va, abordé dans la double perspective de la vie quotidienne et de l'évolution des rapports politiques et sociaux à l'échelle nationale et internationale, cet ouvrage se présente comme une sorte d'OLNI, objet littéraire non identifié : « littéraire » moins parce qu'il s'agirait du substitut d'un roman laissé de côté (p. 69) que parce qu'on a là un exercice d'écriture où la tension autobiographique toujours présente (et proclamée explicitement puisque selon l'auteur, si ce livre est une bouteille à la mer, « c'è solo l'autore chiuso nella bottiglia » [p. 194]) contribue à transfigurer les éclats d'histoire contemporaine qui sont la matière du texte ; mais aussi « non identifié » parce qu'on ne sait trop à quel genre de prose rapporter cet écrit qui tient – tour à tour et tout ensemble – de *l'elzeviro*, du pamphlet, du recueil de fragments d'un *bildungsroman* inachevé (notamment le chapitre central, intitulé « Sulla gloria ovvero piccola Storia d'Italia », qui est le pivot de l'œuvre), des *ricordi* ou *ricordanze* à l'ancienne, de maximes françaises classiques que l'on aurait choisi de développer, du journal intime ou de l'article « de société » d'un journaliste lettré. Bref, nous sommes face à un exemple de cette recherche polymorphe d'une forme improbable entreprise par ces universitaires qui souhaitent intervenir sur l'état du monde à notre époque où la *terza pagina* n'est plus une institution jouant, en Italie, un rôle majeur dans le débat public.

Revenons donc, dans notre recherche d'un chemin pour entrer dans ce texte, au titre. Le point d'exclamation qui suit le démonstratif sonne comme un arrachement personnel à l'espace et au temps de référence – l'Italie au passage du millénaire. La posture détachée peut confiner à la désinvolture mais surtout elle permet de recourir à l'humour. Ce nouveau Persan en visite dans la péninsule (et ailleurs), après la chute du mur de Berlin et l'implosion du système des partis traditionnels, se demanderait-il donc : « comment peut-on être Italien ? ». Si ce n'est qu'il ne s'agit pas seulement de nous « dire » un moment de l'histoire mais de s'interroger *vraiment* sur la possibilité d'« être Italien » aujourd'hui, et que ce questionnement naît chez un auteur qui sait qu'il ne saurait renoncer à l'être. D'ailleurs, n'ont ici droit de cité ni la lucidité du désespoir, ni l'extériorité revendiquée, ni même cette ironie non dénuée d'une conscience de sa propre supériorité qui habitent souvent les moralistes

## Lectures

classiques ou modernes. L'auteur ne sait pas, il cherche ; il dénonce moins qu'il ne tente de comprendre, de trouver des « raisons ». Cette posture modeste – dans le sens le plus noble de ce terme – qui conduit à rire, ou sourire, de soi autant que des autres, proclame au passage la radicalité de l'appartenance de l'auteur au monde décrié... et justifie par là même ce détour par l'autobiographie. Le détour permet d'ailleurs au discours moral de redevenir discours politique dans la mesure où la politique reste toujours faite de passions, de désirs et de jugements nés de l'idéal de vie que l'on se donne parfois et des aspirations au changement qu'il peut susciter.

Si ce n'est que, dans notre cas, l'auteur n'a jamais aspiré à changer le monde et c'est justement là que le propos devient intéressant, tant dans sa force que dans ses lacunes. Il ne s'agit pas d'un discours de la désillusion ou de l'amertume ; encore moins d'un nouvel habillage de ces paroles d'autorité qui ont le même aplomb pour défendre à quelques années d'intervalle le contraire de ce qui était auparavant affirmé. L'auteur se méfie de ces positions d'un moment, aussi variables que péremptoires, que d'aucuns présentent toujours comme des convictions profondes. Il entend simplement tresser ensemble deux choix difficilement compatibles en première analyse : la reconstruction linéaire progressive de quelques-unes des racines du temps présent et le kaléidoscope, par images et focalisations successives, d'un monde profondément « nouveau » saisi au travers de formes singulières agencées de façon parataxique et dont la charge symbolique tord le texte vers une logique d'apologue.

Il s'agit pour l'auteur de chercher, sinon de trouver, des raisons de croire dans les idées qu'il voudrait partager, d'être convaincu par ce qu'il désire croire, de mettre à l'épreuve d'une rationalité faussement simple ce qui s'impose avec une évidence qui n'est qu'apparente. On pourrait proposer de dire – sans enthousiasme excessif mais sans ironie déplacée – que cette raison-là est celle de nos structures démocratiques européennes et de leur vieux fonds humaniste avec sa sincérité et ses illusions, voire, à l'occasion, ses manipulations. La tendance dès lors est de proposer une domination des histoires qui s'entrecroisent sur l'Histoire qui va de l'avant, celle qui était dans les cœurs et dans les têtes lorsque soufflait fort le vent des passions et des espoirs (ceux de la politique ou, pour employer un mot qui est presque devenu obscène pour beaucoup, de l'idéologie). Comment réussir à faire parler l'Histoire à travers les histoires ? Comment réussir à dire quelque chose du monde à travers quelques récits d'un nombre circonscrit d'individus et de leurs états d'âmes ? C'est sans doute un des paris de la littérature et une des raisons qui font de ce livre d'essais un objet littéraire mais c'est aussi le signe d'un malaise face à l'action et, surtout, à la possibilité d'inscrire nos convictions dans des actes. Le livre de Baldassari relève le premier défi sans apporter vraiment de réponse aux questions que posent ce malaise.

Quoi qu'il en soit, le lecteur peut ne pas être convaincu parfois, ne pas être d'accord à d'autres moments, voire être irrité – rarement – mais toujours il reste saisi par l'honnêteté d'une démarche dépourvue de toute arrogance intellectuelle et de toute complaisance esthétique grâce au seul « contrat de lecture » qui soit présent, ce pacte autobiographique dissimulé initialement mais clairement énoncé par la suite. Du même coup sont évités les écueils du *qualunquismo* et du raisonnement apodictique. Dans ce livre, tenter de comprendre s'avère d'abord un processus, un choix de vie, procédant par zigzag et sans certitude définitive. Si « discours de moralité publique et privée » il y a – selon le sous-titre – ce

n'est pas que se composeraient les vices privées et les vertus publiques de mandevillienne mémoire, c'est plutôt parce que la morale se fait choix de vie, façon d'être plus que code, ensemble d'expériences plus qu'architecture de normes de comportements, comme une sorte d'esthétique socialisée qui ne se demande pas « qui suis-je ? » mais « qui sommes-nous en ce moment ? ». Quand la morale ne peut pas être tendue vers le dieu caché d'un néo-augustinisme ou projetée vers la révolution à venir (elle ne l'a d'ailleurs jamais été pour l'auteur), resterait donc ici la morale comme recherche pour l'individu d'une expression juste en situation, dès lors que sont écartés symétriquement l'esthétisme des mots ou la prétention à un quelconque magistère.

Reste pourtant que demeurent en suspens quelques questions fondamentales dont la moindre n'est pas de savoir comment passer du dire au faire sans s'enfermer dans la position de l'homme de lettres juge de la décadence de l'empire (ici de la dissolution de l'Italie). Cette écriture rendue possible par un événement extérieur – la fin de l'équilibre, à la fois italien et mondial, à la suite de la chute du mur de Berlin – nourrit-elle une « conversion », point de départ de toute écriture autobiographique selon Starobinski, et peut-elle aider à penser le monde et l'Italie en train d'émerger ? C'est peut-être l'impossibilité de répondre à de telles questions qui nourrit la posture volontiers sarcastique d'un texte qui s'inscrit bien dans cette tension polémique, voire militante, propre à tant de textes de la littérature italienne, cette *riottosità* qu'évoquait Carlo Dionisotti. Baldassari pourrait bien nous dire ainsi qu'il pense ces « discours moraux » comme « journalisme radical », un peu à la manière dont Michel Foucault voulait faire du philosophe un « journaliste radical ».

**Site internet italien pour la philosophie : <http://www.swif.uniba.it>**

Maurizio Cau

Le *Sito Web italiano per la Filosofia* (SWIF), déjà actif depuis plus de six ans, constitue un outil très riche et d'une grande souplesse pour le spécialiste de la pensée philosophique et de l'histoire de la culture qui, à la recherche de matériaux et de ressources utiles à son activité scientifique, a recours au réseau internet. Comptes rendus de lecture, communautés de discussion virtuelles, bibliographies, textes disponibles en ligne et revues de presse constituent quelques-uns seulement des outils mis à la disposition de celui qui effectue des recherches sur ce site varié et plein de ressources. Ce site est lui-même un guide important pour découvrir les ressources du web consacrées à la pensée philosophique. Il est le fruit d'une étroite collaboration entre l'Université de Bari, le Laboratoire d'épistémologie informatique et le département des sciences philosophiques de l'Université de Bari. Cette revue électronique sur laquelle, signalons-le d'emblée, on ne navigue pas toujours de manière fonctionnelle et immédiate, est structurée en de nombreuses sections, à l'élaboration desquelles collaborent souvent d'autres départements universitaires ou centres de recherche.

Le site se subdivise en trois espaces (*Rubriche*, *Quaderni* et *Strumenti*) qui, à leur tour, s'organisent en sections indépendantes, parmi lesquelles se distingue la ponctuelle revue de presse consacrée aux articles d'information relatifs à la philosophie proposés dans la presse quotidienne italienne. Il est possible, grâce à elle ainsi qu'à un moteur de recherche extrêmement utile (par sujet ou argument), de prendre connaissance du débat scientifique et philosophique qui se déroule dans les pages culturelles des plus grands titres de la presse nationale. Une autre section, qui fournit utilement un panorama de la production et du débat scientifique italien, rassemble les comptes rendus des publications les plus récentes d'ouvrages d'inspiration philosophique et historico-philosophique.

À côté de sections à caractère purement didactique, qui ont pour objectif de favoriser l'enseignement et l'apprentissage des disciplines philosophiques dans les études supérieures, sont prévues de nombreuses sections d'approfondissement consacrées à différents champs de la réflexion philosophique, qui vont de l'esthétique à la philosophie du droit, de la philosophie moderne à la philosophie politique, de la philosophie classique à la philosophie médiévale. Chaque *Quaderno* se veut être un utile outil d'information et un support didactique, en offrant aussi bien des fiches générales consacrées à des philosophes et à leurs œuvres, que l'indication précise de matériaux disponibles sur le web permettant d'approfondir telle ou telle question. Parmi les outils utiles à la recherche historico-philosophique, se distinguent aussi les bibliographies réunies sur le site, par auteur et par sujet,

ainsi que les banques de données relatives aux ressources en ligne de matériaux – essais, livres, encyclopédies (le SWIF fournit le *mirroring* européen officiel de certains guides de sites web dédiés à la philosophie).

Dans le site, un vaste espace est en outre accordé à la discussion et une *mailing list* est consacrée au partage d'informations et à la discussion de thèmes propres aux disciplines philosophiques. En plus d'être un instrument pour s'orienter dans les ressources du web relatives à la philosophie, le SWIF se propose donc d'être un lieu de rencontre et de confrontation sur des thèmes philosophiquement importants et afférents aux diverses disciplines et perspectives théoriques, et d'être aussi un espace dans lequel il est possible de trouver des informations régulièrement mises à jour sur les rencontres, les conférences, les prix, les bourses d'étude, les concours et les appels à communication.

*Traduit de l'italien par Marie Gaille-Nikodimov*

Site internet *Intratext* : <http://www.intratext.com>

Christian Zendri

Le site internet *Intratext*, réalisé dans le cadre du *Intratext Digital Library Project, 1996-2002 Eulogos*, met à la disposition des chercheurs et des lecteurs une masse considérable d'instruments de la plus grande utilité. L'objectif que ce projet se fixe est de rendre consultables dans un format électronique un vaste ensemble de textes importants, offerts non dans une simple transcription, mais sous la forme de véritables hypertextes qui rendent possible une lecture, pour ainsi dire, interne, des sources publiées.

La page d'accueil du site constitue un bon compromis entre la nécessité de présenter un très grand nombre d'informations et celle, qui n'est pas moins importante, de les organiser de manière claire et accessible. La disposition sur quatre colonnes se révèle ainsi très pratique, et ne fait pas trop déplorer la police de caractère employée, peut-être trop petite. Le site est en anglais, mais il offre également la possibilité d'avoir en allemand, en espagnol, en français, en italien et en portugais au moins les instructions d'utilisation les plus importantes. Il apparaît donc d'entrée de jeu immédiatement compréhensible, déployant sous les yeux du visiteurs toute sa structure, lui permettant de s'orienter aisément, et de trouver rapidement ce qu'il cherche.

Pour ce qui est des contenus, le choix des *Opera omnia*, assez dense et très varié, frappe d'emblée. On passe ainsi de Giacomo Alberione à César, de Plaute à Fogazzaro. Certes, la saisie des œuvres est parfois encore en phase de préparation, mais lorsqu'elle est effectuée, elle constitue un résultat de grande importance.

La section *Collections* est tout aussi importante. L'une de ces *Collections, Religiosa*, se distingue. Les sources scripturaires et doctrinales chrétiennes, de provenance catholique, orthodoxe et réformée y sont disponibles. On y trouve aussi d'importants textes des traditions bouddhiste, hindoue et musulmane. L'absence du judaïsme est frappante, et c'est une lacune qu'il nous semble souhaitable de combler au plus vite. Les sections consacrées aux différents ordres religieux sont par ailleurs de la plus grande importance. On peut être certainement désorienté par le fait qu'elles sont indiquées avec des sigles sur la page d'accueil du site, ce qui peut rendre certaines d'entre elles difficilement repérables de prime abord. Mais un simple clic sur la page de présentation de la rubrique *Collections* permet de résoudre ce problème. La collection de textes issus de la littérature italienne est très conséquente, réunissant un grand nombre d'œuvres du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle. La *Bibliotheca latina* est également considérable. Selon un choix pleinement justifié, elle offre une ample sélection de sources non seulement antiques, mais aussi médiévales, renaissantes et

modernes. D'autres sections, consacrées au langage scientifique plutôt qu'à la philosophie, à la littérature allemande, française ou espagnole, ou au droit international, sont encore en cours de constitution.

Mais ce qui compte le plus, comme nous l'avons dit, c'est qu'il ne s'agit pas simplement de textes mis en ligne. Une riche série d'outils, tels que les sommaires, les index de concordance, les glossaires, les interfaces de recherche, font des œuvres présentées de véritables instruments de travail, d'une manière impensable pour des textes imprimés. Ainsi, une citation imprécise peut être retrouvée avec une relative facilité, les occurrences parallèles sont rapidement accessibles et la recherche acquiert, en définitive, une rapidité autrement inconcevable.

En conclusion, *Intratext* se présente comme un outil de grande utilité pour le chercheur, grâce à la richesse du corpus réuni, mais surtout en raison de la maniabilité du système employé pour les mettre en ligne, qui rend possible une multiplicité d'approches.

*Traduit de l'italien par Marie Gaille-Nikodimov*